

le goût actuel pour l'animisme, pensé comme connexion mystique et sensible à la nature, opposé à la rationalité occidentale conçue comme objectivante et aliénante, constitue une position problématique. D'une part, il tend à réactiver la croyance très ethnocentrique selon laquelle les peuples premiers n'enquêtent pas. Qu'ils accèdent à la vérité de leurs écosystèmes simplement en écoutant parler les arbres et les nuages, par la perception mystique, strictement "sensible" et affective. Cette approche est paradoxalement d'une grande violence envers l'animisme : elle oublie que la spécificité de l'enquête dans d'autres formes culturelles que la nôtre, ce n'est pas qu'elle est absente, c'est qu'elle est continue, immersive et partagée par tous. Ce n'est pas qu'il n'y a pas de réflexion analytique chez les chasseurs-cueilleurs, c'est qu'elle est diffusément là tout le temps, tissée au reste. Contrairement à notre tradition où elle est officiellement localisée dans des actes isolés de "recherche". Nous sommes, depuis les théoriciens grecs, les clercs médiévaux et jusqu'aux chercheurs de métier actuels, la seule civilisation qui a autonomisé et confisqué le champ de l'enquête, en professionnalisant le métier d'enquêteur (on appelle cela un scientifique, ou un expert), aspirant tout le savoir légitime comme produit de l'activité de quelques-uns. C'est une confiscation d'une grande violence, qui invisibilise que tout le monde, dès qu'il est en prise avec la vie, enquête. Les praticiens de tous les pays, autochtones amazoniens ou paysans de la Creuse, passent leur temps à enquêter, sans protocoles expérimentaux officiels ni

*peer-reviewing*. Certains sont brillants et captent mille choses inconnues des autres, mènent des enquêtes précises, intuitives, imaginatives et pourtant finalement exactes, aboutissant à des savoirs fascinants, comme on le voit aussi bien chez les agroécologues et permaculteurs australiens que chez les pisteurs bushmen du Kalahari. Certains, c'est comme pour tout, sont plus obtus, appliquent des recettes, s'arrêtent sur des certitudes dogmatiques, projettent des sens qui ne sont pas là, raisonnent par habitudes de pensée, par facilité, par superstition. Mais l'enquête est là, elle est partout, c'est le nom caché de la vie<sup>30</sup>.

De là, c'est cette enquête diffuse, vécue, offerte à tous, branchée sur le sensible, qu'il faut réactiver envers le vivant, et pas une sensibilité romantique et mystique d'un côté, ni un raisonnement d'allure scientifique, réductionniste, confisqué par les experts, qui n'est que le cache-sexe de l'extractivisme (il faut en effet réifier la nature en matière inanimée pour en justifier l'exploitation à tout crin).

D'autre part, ce goût pour l'animisme pensé comme connexion sensible opposée à une approche rationnelle passe par l'idée que l'accès aux invisibles, aux significations et aux communications des autres vivants est amoindri par le travail des sciences, par leur usage du raisonnement et du langage. Or, le paradoxe infernal de cette idée tient en une phrase : aujourd'hui, lorsque les opposants aux sciences s'élèvent contre notre réduction du vivant à de la matière brute en prenant pour levier de leur critique le fait que les arbres communiquent et échangent des nutriments, ils oublient quelque chose : ce sont précisément des sciences (les sciences du vivant réanimantes) qui ont généré ces savoirs émancipateurs à l'égard du vivant. C'est en ce sens que l'on entrevoit que certaines sciences sont aussi un opérateur pour faire sauter les coutures du naturalisme de l'intérieur. Ce qu'il faut soustraire aux sciences, ce n'est pas les

beaux savoirs multiples qu'elles donnent sur les dynamiques invisibles ou les comportements cachés des vivants, c'est leur folklore moderniste d'objectivation et de réduction : mais cela exige de faire passer le scalpel beaucoup plus finement que ne le fait une opposition entre Science et Sensibilité.

⋮ Pour sortir alors de cette opposition stérile entre raison analytique froide, qui nous mettrait à distance de l'expérience vivante, et sensibilité immersive prétendument libérée de la pensée, il ne s'agit pas de parier sur le minorisé contre le dominant, car c'est le dualisme hiérarchique lui-même le vrai dominant, et ce faisant on le pérennise. Il faut penser en dehors de ce dualisme : non pas parier l'un contre l'autre, non pas valoriser une attitude *soustraite* de l'autre. C'est à mon sens la grande leçon de l'expérience pratique du pistage sur le terrain.

On accède par là à un sens élargi, non amputé, de ce qu'est la sensibilité : le dispositif de captage du réel qui instrumente un humain, c'est le tissage de toutes les puissances des sens et de la pensée, dans le creuset du corps branché au dehors, et pas les unes au détriment des autres, les unes annihilant les autres, la raison nous coupant de la vérité des sens, ou les sens illusionnant la raison. Qu'on puisse jouir des deux sensibilités soustraites l'une à l'autre séparément, c'est un fait, lorsqu'on lit l'équation de la force de gravitation plutôt que de regarder le ciel qui tourne, ou lorsqu'on jouit des étoiles comme des diamants piqués dans un velours noir, indépendamment de leur nature astrophysique. Mais que l'on soit voué à osciller entre l'une et l'autre exclusivement, c'est une aberration bien moderne. Il existe partout des pratiques de la pensée et des sens qui mobilisent spontanément les deux, et ce sont en elles que réside la clé pour ouvrir des passages vers les territoires vivants qui nous fondent.

On voit le même phénomène chez le permaculteur : il a besoin de passer sa nuit sur internet à glaner

des savoirs, pour le lendemain avoir une perception enrichie de ce qui se passe dans sa forêt-jardin ensorce-lante, accédant à l'invisible, immergé dans son design parmi l'étrangeté des vivants, qu'il a appris à traduire par un dialogue avec d'autres permaculteurs, des blogs, des manuels de biologie, des observations d'autres agriculteurs dans le passé, des articles de microbiologie des sols ou d'éthologie des vers de terre.

À certains égards, cette approche partage l'affect philosophique du vitalisme : c'est bien la vie, le fait vivant, qui est le grand mystère et la grande puissance autour de laquelle tout gravite, et pas la culture, l'esprit, la conscience, la morale, la raison... Mais il s'agit ici de donner du corps à cette fascination pour la vie en regardant sérieusement le vivant : en métabolisant les savoirs biologiques les plus pointus et les plus ouverts, pour leur restituer leur puissance mythique, en les subvertissant au passage.

